

L'enfant blanc de la femme noire

(Pie Tshibanda)

Il y a des hommes qui marchent en regardant droit devant eux, il y en a qui vérifient avec minutie où ils posent les pieds. Les uns fixent l'horizon et scrutent l'avenir, les autres ruminent des traumatismes d'un passé proche ou lointain. Chacun avance comme il peut, l'un poussé par un vent favorable, l'autre traînant derrière lui un boulet noué au pied par le destin.

Le premier client qui, un jour, vint sonner à la porte de mon cabinet de psychologue fut un métis. Jean Thierry, l'enfant blanc de la femme noire, était l'un de ces hommes qui errent, tel un chameau perdu dans le désert. Il venait me voir parce qu'il avait une grande décision à prendre, il se demandait si, oui non, il pouvait rendre visite à un père qui avait causé la mort de sa maman et qui l'avait confié à l'adoption sans jamais se préoccuper de ce qu'il était devenu.

L'homme qui était devant moi était d'autant perplexe qu'il devait se décider vite : son père, à l'article de la mort, attendait de le voir pour pouvoir mourir en paix. Il fallait qu'il fasse vite ; la mort guettaît, inéluctable !

L'histoire de Jean Thierry commence avec celle de monsieur Van bel, un blanc-bec qui prit un jour la décision de s'embarquer pour le Congo belge. A l'époque, les colons se croyaient investis d'une mission de la plus haute portée humanitaire : ils allaient en Afrique pour civiliser les nègres miséreux, ils allaient les sauver des flammes de l'enfer, grâce au baptême.

Sur terrain, l'enthousiasme du début fut terni par les difficultés qu'il y avait à s'acclimater à l'Afrique. Il y eut le choc culturel, il y eut aussi la chaleur et les puces. Chaque soir, les blancs se retrouvaient sur la terrasse, pour tailler bavette et commenter les nouvelles, pas toujours réjouissantes, qui leur parvenaient de la métropole. La nuit, les célibataires se retrouvaient chacun dans son lit, aux prises avec les moustiques et l'insomnie.

Quand il faisait beau dehors, le silence de la nuit portait loin des mélodies des noirs qui dansaient au clair de la lune, tout à fait indifférents à la notion de « tapages nocturnes ». Monsieur Van bel aurait bien voulu aller danser avec eux mais à l'époque, il y avait un quartier pour blancs et une cité pour noirs. Entre les deux, il y avait une grande avenue, limite sud ! L'apartheid n'était donc pas l'apanage des seuls afrikaners.

Cette nuit là, monsieur Van Bel vit, dans un rêve érotique, Aminata la fille de son domestique. Ce dernier était tombé malade et il avait demandé à sa fille de le remplacer. Aminata avait beau être une négresse, la nature l'avait parée des atouts qui faisaient d'elle une femme tellement envoûtante qu'elle pouvait faire oublier à un blanc les cloisons conventionnelles entre races. Ses formes rappelaient un chef d'œuvre taillé dans un roc par un artiste de génie. Autour de son nombril, des scarifications en forme de fleur en rajoutaient à l'exotisme.

Pendant qu'elle lui servait son café matinal, la fille sentit peser sur elle le regard d'un maître qui avait l'air de s'intéresser plus à sa personne qu'au café qui refroidissait. Inconsciente du trouble qu'elle pouvait bien provoquer, elle attendait les ordres, les seins nus pointés vers un mâle troublé par le sang qui lui montait au cerveau. A l'époque, en Afrique, les seins des femmes étaient exposés et il était tout à fait naturel qu'une mère, où qu'elle se trouve, se mette à allaiter un bébé qui braillait.

A l'école, les élèves de monsieur Van bel ne lui facilitaient pas la tâche : un homme qui avait du travail et qui restait célibataire à vingt huit ans n'était pas un « homme » ! Avec tout le respect dû à son rang, ils lui firent comprendre qu'ils attendaient de lui une preuve de virilité.

Alors que monsieur Van bel faisait de son mieux pour ne pas succomber à la tentation, la nature vint ajouter son grain de sel à un plat déjà bien épicé. Un après-midi, une pluie torrentielle s'abattit sur le village. Une de ces pluies traduisant la colère d'un Dieu qui déverse des tonnes d'eau sur ses enfants infidèles. La pluie d'un Dieu qui gronde avec des tonnerres, s'il ne frappe pas avec la foudre.

Les animaux, dans leur tanière, attendaient la fin du déluge. Les hommes veillaient, dans la crainte de voir les toitures des maisons voler avec le vent. Monsieur Van bel avait eu la sagesse de rester chez lui, il était seul, en compagnie d'Aminata, sa bonne. La fille voulut s'aventurer dehors pour rentrer chez elle.

-Je ne te laisserai pas partir, lui dit l'homme blanc, tu risques de ne jamais arriver vivante chez toi.

Il était déjà tard dans la nuit, la pluie continuait à tomber, drue. Monsieur Van bel rangea un matelas aux pieds de son lit, pour son hôte. Mais avant d'aller se coucher, la fille, tout à fait inconsciente de son pouvoir de séduction se mit en tête de prendre un bain. C'était un rituel auquel elle ne pouvait déroger, après une journée harassante de travail. Elle remplit un seau d'eau chaude, et sortit pour se laver dans la véranda. Comme un voleur, l'homme blanc entrouvrit prudemment la fenêtre et se mit à l'observer.

La jeune fille enleva son pagne avant de s'accroupir, elle se savonna et se mit à se rincer le corps ; elle s'attarda sur ses parties intimes, confirmant cette réputation qu'ont les femmes d'Afrique d'être, de ce côté-là, parmi les plus propres de la planète.

Monsieur Van bel, au vu de la scène, sentit le sang lui monter au cerveau. Il ouvrit sa valise et prit une robe de nuit et une serviette. Oubliant qu'il était le maître, il s'en alla servir sa bonne. La fille, surprise, cacha avec ses mains ses parties intimes. Le geste en rajouta à l'excitation. L'homme s'approcha et l'essuya avec délicatesse, il lui mit la robe de nuit et, dans un geste viril, la prit dans ses bras. Il la couvrit des baisers pendant qu'il rentrait dans la maison. Il la déposa cérémonieusement sur son lit... Cette nuit-là, un homme blanc se ficha des lois ; avec la complicité de la pluie, il fit d'une fille pucelle une jeune femme...

Il y eut cette nuit là, il y eut d'autres nuits. Les tourtereaux vécurent heureux jusqu'au jour où Aminata, naïve et heureuse à la fois, annonça à son maître qu'elle n'avait pas vu ses règles.

- Je t'avais dit de prendre tes précautions, cria monsieur van Bel, toutes griffes dehors.
- Je ne vois pas pourquoi tu paniques, répliqua la femme, c'est dans mon ventre que l'enfant pousse.
- D'accord mais c'est dans mon portefeuille qu'il va falloir puiser pour vous nourrir tous les deux. Un enfant, ça coûte de l'argent, tu devrais le savoir.
- De l'argent !
- Oui, de l'argent ! C'est un enfant d'un père blanc, il ne mangera pas les feuilles de manioc et les chenilles comme les nègres.
- Tu ne vas pas t'y mettre, à des propos racistes, toi aussi ?...

Le jour suivant, pendant que monsieur Van bel se demandait comment faire pour se débarrasser de la grossesse, il fut désagréablement surpris de retrouver chez lui sa belle-mère, venue faire une cérémonie africaine qui éviterait à sa fille de perdre son enfant ! Il comprit qu'Aminata n'hésiterait pas un seul instant à le quitter s'il persistait à refuser d'accueillir l'enfant.

La nuit, Monsieur Van bel, aux prises avec l'insomnie, finit par s'assoupir. Il fit un de ces rêves qui interpelle comme un message d'en haut. Il s'était vu dans un monde d'une autre dimension, écoutant un guide, tout aussi mystérieux, qui lui disait : «Vous êtes ici dans le pays d'où viennent les êtres humains. Dans ce village comme dans celui des morts les gens ont tous la même couleur. Les spermatozoïdes, les ovocytes et les embryons sont, comme les squelettes, tous pareils. A la naissance, noirs et blancs ont tous la même couleur. Que le temps et le soleil s'en mêlent plus tard, cela n'a pas d'importance. Que, plus tard, les noirs s'éclaircissent la peau pendant que les blancs se brûlent au soleil, c'est de la bêtise humaine. Entre la conception et la naissance, le chemin à parcourir est long et parsemé d'embûches. Et même quand on arrive à terme, selon que l'on débarque au pôle nord ou au pôle sud son destin est déjà tracé.

Naître en Afrique c'est prendre le risque de mourir en bas âge ou de devenir enfant soldat... naître en Inde c'est prendre le risque de se retrouver dans la jungle comme Mowgli, l'enfant loup, si l'on ne se retrouve pas dans un orphelinat qui se chargera de vous vendre à une dame riche qui n'a pas voulu d'un enfant biologique. Vouloir naître en Europe ou en Amérique, c'est prendre le risque de ne jamais arriver ! Oui, c'est sur le chemin de l'Occident qu'il y a les plus d'embûches. Je ne pense pas qu'il soit exagéré de parler des armes de destruction massive. Armes mécaniques comme le préservatif qui vous empêcheront de fusionner, armes chimiques comme le spermicide pour vaincre les résistants, si le chemin n'est pas tout simplement pollué par une pilule qui empêche le chemin d'être opérationnel... Et si malgré tout vous arrivez à traverser tous les barrages, il y aura à l'arrivée un tribunal pour décider de votre devenir... A ce niveau-là, la peine capitale est encore pratiquée, au nom de la liberté qu'a la femme de choisir de vous accueillir ou pas...»

Le chant du coq vint interrompre un rêve qui transcendait les temps. Monsieur Van Bel se demanda s'il n'y avait pas là un message qui devait influencer sur sa décision.

Aminata mit au monde un joli garçon. A l'époque, les européens séparaient les métis clairs de peau et les métis sombres ; les uns étaient assimilés aux blancs, les autres aux noirs. Les premiers n'avaient pas leur place en Afrique, ils étaient arrachés à leur mère et expédiés en Europe. Là, disait-on, ils seraient dans les conditions d'épanouissement qu'ils méritent!

La femme noire ne comprit pas ce qui lui arrivait. Bourrée des médicaments qui l'empêchaient de réfléchir, elle ne réalisait pas qu'on lui refusait le droit de s'entendre appeler « maman ». On lui dit que son bébé avait une maladie congénitale et qu'il fallait à tout prix qu'il aille en Occident pour y subir les soins appropriés.

Le jour où Aminata réalisa qu'elle ne reverrait plus jamais son enfant, elle éprouva pour son mari une haine qui n'avait de commune mesure qu'avec la douleur qui étreignait son cœur. Les jours se succédèrent, tristes et monotones. Le plus dur, c'est qu'Aminata n'avait même pas observé suffisamment son bébé pour pouvoir graver dans sa mémoire ses traits physiques. Petit à petit, elle fut incapable d'associer à sa douleur un visage ; le cœur saignant, elle résolut d'aller en guerre contre l'humanité entière.

Au fil des jours, Aminata cessa de s'alimenter. Elle perdait chaque jour davantage le goût à la vie. Elle se sentait amputée. La vie, pour elle, ne valait plus la peine d'être vécue. Les visites de sa mère ne l'aiderent en rien. Le climat à la maison se détériora. Le moindre geste tendre de son mari était perçu comme un signe d'hypocrisie. On ne caresse pas une femme dont on ignore les sentiments. Monsieur Van bel ne pouvait plus rien faire d'autre que l'exaspérer.

- Tu peux rentrer dans ta famille, si tu veux, finit-il par suggérer ; je me battrais de mon côté pour que l'enfant revienne.

Monsieur Van bel avait l'air sincère. La poitrine gonflée de sa femme faisait pitié à voir. Il alla s'enquérir auprès des bonnes sœurs de la démarche à suivre pour récupérer l'enfant, on lui fit comprendre que l'intérêt de la communauté blanche prévalait sur tout autre sentiment. Mieux, les contacts étaient déjà pris avec un orphelinat en Belgique pour recevoir le bébé.

Les bonnes sœurs s'habituaient à voir une jeune femme rôder autour de la clôture, dans l'espoir d'entrevoir un « enfant blanc » arraché à une mère noire. Un juge d'enfants, un assistant social et la police furent alertés. Un dispositif fut mis en œuvre pour protéger le bébé d'un geste de la femme noire qui ne comprenait toujours pas comment l'intérêt de l'enfant devait prévaloir sur son souci de donner du lait à son petit.

Elle cessa de rôder autour de l'orphelinat, le jour où elle vit son enfant monter dans une voiture vers le quai d'embarquement pour la Belgique. A partir de ce jour là, Aminata tourna le dos à la vie, elle se mit à dépérir à vue d'œil. Devenue la risée de celles qui la jalouaient pendant qu'elle était chez l'homme blanc, la femme noire se dirigea un soir vers une rivière traversée par un pont de lianes. Un vent léger soufflait dans les arbres où le concert donné par des oiseaux touchait à sa fin. Personne n'entendit le plouf, suivi des bruits des mâchoires qui se refermaient sur le corps déchiquetés d'Aminata. L'eau devint rouge du sang d'une mère qui avait cessé de vivre le jour où une certaine loi humaine avait décrété qu'une femme noire n'avait pas le droit de garder un enfant qu'elle avait eu avec un homme blanc...

Des années s'étaient écoulées, le vieux colonial, sur son lit d'hôpital, voulait revoir Jean,
l'enfant blanc de la femme noire...
Cet enfant qui, depuis l'enfance, avait cessé d'être son enfant...

© pie tshibanda 2004

*Ndlr : ce texte est un extrait du prochain livre et prochain spectacle de Pie Tshibanda,
auteur du livre « Un fou noir au pays des blancs ».*